11 | 2020
INTERFRANCOPHONIES
Revue des littératures et cultures d'expression française

Hybridité et diversité des langues en Afrique francophone.
Perspectives (socio)linguistiques et littéraires

Valentin Feussi et Cristina Schiavone (éds.)

Multilinguisme et hétéroglossie littéraire : le point sur l'homogénéisation en traduction

Paul F. Bandia

Abstract | La traductologie postcoloniale s'est surtout centrée sur les stratégies utilisées par les sujets postcoloniaux afin de subvertir la langue, sujets qui, par le fait même, créent un discours contre-hégémonique et anti-colonialiste. La recherche dans ce domaine de la traductologie suit les courants développés dans les études postcoloniales, largement définies en termes de dichotomies basées sur les oppositions entre l'Occident et l'Orient, le colonisé et le colonisateur, le Sud et le Nord mondialisé. Bien que cette approche ait permis de développer la compréhension des phénomènes de multilinguisme et de la sociolinguistique des relations de pouvoir, elle a souvent omis de tenir compte des pratiques linguistiques propres à la postcolonie, des pratiques relativement autonomes et non subordonnées aux relations avec l'ancienne métropole coloniale. Le présent travail se penche sur l'hétérogénéité de la pratique langagière dans la postcolonie et des défis qu'elle pose pour la théorie normative de la traduction qui se base sur le transfert ou l'échange entre systèmes linguistiques ou culturels stables. La littérature postcoloniale, à ses débuts, était écrite dans une langue coloniale qui se prêtait aisément aux pratiques de traduction monolingues, malgré ses spécificités locales. Aujourd'hui, la réalité est celle d'une littérature hétérolingue où plusieurs langues et variétés de langue coexistent, mettant à l'épreuve les principes de traduction monolingue et l'ethnocentrisme qui sont au cœur de la traduction homogénéisante.

Mots-clés Multilinguisme; homogénéisation; traduction postcoloniale; hétérolinguisme littéraire; transcréation; transculturalité.

Pour citer cet article : Paul F. Bandia, « Multilinguisme et hétéroglossie littéraire : le point sur l'homogénéisation en traduction », dans *Interfrancophonies*, n° 11, Tome 1, « Hybridité et diversité des langues en Afrique francophone. Perspectives (socio)linguistiques et littéraires » (Valentin Feussi et Cristina Schiavone, éds.), 2020, version en ligne : http://interfrancophonies.org.

Multilinguisme et hétéroglossie littéraire : le point sur l'homogénéisation en traduction

PAUL F. BANDIA

INTRODUCTION

Les études sur la traduction postcoloniale ont été, pour la plupart, axées sur les stratégies de subversion linguistique employées par les sujets postcoloniaux afin de créer un discours contre-hégémonique et anticolonialiste. La recherche dans ce sous-domaine de la traductologie suit de près les tendances de recherche dans le domaine des études postcoloniales où le cadre théorique s'est longtemps basé sur la dichotomie et sur l'opposition entre l'Occident et l'Orient, entre le colonisé et le colonisateur ou entre le sud et le nord, etc. Bien que cette approche ait augmenté les connaissances dans le domaine du multilinguisme et de la sociolinguistique des relations de pouvoir, elle a souvent négligé les pratiques linguistiques et culturelles propres à la postcolonie, qui sont assez autonomes et indépendantes des relations avec la métropole coloniale.

Il est en effet important de souligner l'hétérogénéité des pratiques linguistiques dans la postcolonie et les défis que cela représente pour les théories plus normatives en traduction qui semblent privilégier le transfert entre des entités linguistiques ou culturelles stables ou monolithiques. La réalité dans la postcolonie est nécessairement pluraliste et chaotique et donc résistante à l'effet homogénéisant de la traduction normative. La conceptualisation de la postcolonialité présentée ici tente d'écarter le paradigme usuel de colonisé-colonisateur afin de réorienter l'attention vers le paradigme moins réducteur de classe sociale et de relations de pouvoir. Elle annonce une nouvelle compréhension de la réalité postcoloniale en traductologie qui tient compte de l'hétérogénéité linguistique de la société postcoloniale et des divers modes de traduction et de la communication interculturelle au sein de cet espace.

L'HÉTÉROGÉNÉITÉ LINGUISTIQUE ET TRADUCTION

Notre façon de concevoir l'hétérogénéité est semblable à celle que Lawrence Venuti décrit comme « *the irreducible heterogeneity of linguistic and cultural situations* »[1]. Le défi que représente l'hétérogénéité pour une théorie homogénéisante de la traduction concorde avec la position éthique à l'égard de la traduction des langues et cultures minoritaires. Selon Venuti, *« Good translation is minoritizing : it releases the remainder by cultivating a heterogeneous discourse, opening up the standard dialect and literary canons to what is foreign to themselves, to the substandard and the marginal* »[2]. L'hétérogénéité résiste aux pratiques de traduction homogénéisantes ou assimilatrices en reconnaissant les relations de pouvoir inhérentes à la traduction et en permettant une affirmation identitaire par les variations constantes que subit la langue dominante ou coloniale. La traductologie postcoloniale est donc le reflet des tendances actuelles en littérature contemporaine du Sud global, une littérature qui met en valeur les pratiques linguistiques et culturelles qui représentent la vie telle qu'elle est vécue au sein de la postcolonie. Inspirés par Franz Fanon (1963, 1967), les auteurs de la postcolonie ont démontré qu'une réaction spontanée aux forces hégémoniques externes occulte souvent les vrais abus et l'oppression qui règnent au sein de l'espace postcolonial. Selon Fanon, la complexité et l'ambivalence de l'existence postcoloniale ne doit pas se réduire à une relation binaire entre le colonisé et le colonisateur. Fanon rejette l'idée d'un « essentialisme colonial » et offre d'autres approches pour comprendre et expliquer l'agression et l'oppression présentes dans l'espace colonial.

Cette nouvelle tendance met l'emphase sur l'importance du contexte et de l'expérience de la vie quotidienne dans les sociétés postcoloniales et montre les limites des oppositions binaires habituelles entre l'Occident et le Tiers Monde, entre l'oppression et la résistance, l'autonomie et la subjugation, entre le colonisé et le colonisateur, oppositions qui ont longtemps caractérisé le discours dans le domaine de la traductologie et la postcoloniale. Dans le paradigme colonisé-colonisateur, toutes les luttes se résument à des luttes identitaires par rapport à l'Occident. La plupart des études contemporaines portant sur les questions de représentation, l'« agency » et de résistance ont systématiquement négligé la réalité de l'expérience des sujets postcoloniaux sur leur propre terrain. Elles préfèrent se préoccuper des questions de langue et de discours, souvent par rapport aux variétés européennes métropolitaines de ces langues, comme si ces langues pouvaient exister sans lien avec leur pratique concrète dans le contexte postcolonial. Cette tendance reflète

[1] Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, Londres et New York, Routledge, 1998, p. 9.

[2]: *Ibid.*, p. 11.

une certaine perspective du Sud mondialisé, une tendance à limiter la représentation du discours comme antagoniste à celui de la métropole, comme outil de résistance et d'affirmation d'une identité minoritaire, une identité marginalisée, néanmoins une identité assimilée à la modernité occidentale. La littérature postcoloniale contemporaine semble vouloir prendre ses distances par rapport à cette vision dualiste de l'axe Occident-Sud Global. Un changement de paradigme est en cours : du binarisme colonisé-colonisateur on passe à une opposition interne entre les masses et l'élite ou simplement à une représentation de la réalité quotidienne dans l'espace postcolonial d'aujourd'hui.

On peut appliquer la notion de mimétisme subversif[3] aux stratégies d'altération ou de déformation par le sujet postcolonial du discours dominant des élites locales. Selon Bhabha, l'hybridité représente un renversement du processus de domination, un désaveu du processus lui-même. Les pratiques hybrides postcoloniales contemporaines sont souvent utilisées pour miner l'autorité et pour mettre en évidence l'énorme fossé entre la rhétorique grandiose des élites au pouvoir et la réelle situation politique et économique des classes défavorisées. L'hybridité se manifeste à travers un certain interventionnisme linguistique ou encore sous d'autres formes de résistance telles que la satire, la parodie ou le burlesque. Dans les sociétés postcoloniales contemporaines, l'hybridité, l'hétérogénéité et le multilinguisme sont devenus la norme et ne sont plus considérés par les sujets postcoloniaux comme un mimétisme ou comme une représentation fausse ou partielle des pratiques linguistiques des métropoles ou encore comme un refuge contre l'agression coloniale, mais plutôt comme un fait établi, avec ses mécanismes internes de survie. Dans ses diverses manifestations, l'hybridité est devenue un outil puissant dans les mains des peuples dominés et constitue une caractéristique majeure du tissu social multilingue de la postcolonie.

Les stratégies d'écriture subversives utilisées dans la littérature contemporaine postcoloniale, peuvent être considérées comme une « esthétique de la résistance » (« aesthetics of resistance »)[4]. Elles se distinguent des stratégies utilisées dans les romans de la décolonisation ou dans les textes visant à révéler le sous-texte impérialiste du discours colonial. Le type de résistance que l'on retrouve aujourd'hui dans les sociétés postcoloniales est surtout une résistance aux régimes oppressifs de ces sociétés plutôt qu'aux puissances coloniales. Les régimes néocoloniaux sont compris ici comme des structures de pouvoir basées sur l'imitation ou la réappropriation par les élites postcoloniales des modèles coloniaux d'organisation politique, de leur mentalité et de leurs coutumes[5]. Ces

[3] Cfr. Homi Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 2004.

[4] Cfr. Paul Bandia, *Translation as Reparation : Writing and Translation in Postcolonial Africa*, Manchester/Kinderhook, St. Jerome Publishing, 2008.

[5] Cfr. Achille Mbembe, *On the Postcolony*, Berkeley, University of California Press, 2001.

régimes se portent bien dans des états soi-disant indépendants qui doivent composer avec de nouvelles formes de subjugation et d'oppression telles que le capitalisme, la mondialisation et l'emprise des multinationales. Les sociétés postcoloniales sont invariablement caractérisées par une forme de pluralisme chaotique, une complexité dont on doit tenir compte lorsqu'on tente de les comprendre. La littérature récente ne s'arrête plus sur le discours anticolonial. On y retrouve plutôt un discours anti-néocolonialiste qui s'oppose à l'ordre établi et tente d'atteindre une certaine forme d'autonomie et de justice sociale et économique. La représentation de l'altérité néocoloniale dans cette littérature doit souvent faire appel à une violence linguistique et à une rupture avec la langue métropolitaine adoptée par l'élite.

Alors que les premiers romans de l'ère postcoloniale étaient caractérisés par une stratégie pour subvertir la langue coloniale que j'ai appelée « l'écriture comme traduction/*writing-as-translation* »[6], les romans issus de l'Afrique contemporaine ne cherchent pas à définir leur identité par le biais d'une langue dominante ou globale. À ses débuts, la littérature postcoloniale était écrite en une langue coloniale qui se prêtait aisément à des pratiques de traduction monolingue ou homogène, malgré ses spécificités locales. Aujourd'hui, cette littérature est devenue beaucoup plus hétéroglossique et multilingue et l'on y retrouve plusieurs langues ou variétés de langues. Ceci met les pratiques de traduction monolingue et leur résultat homogénéisant à l'épreuve et remet en question le statut du texte d'origine par rapport au texte traduit.

UN CHANGEMENT D'ORIENTATION…

Plus d'un demi-siècle après la fin de l'ère coloniale, on constate une diminution de l'impact ou de l'influence du discours colonisé-colonisateur. Le vécu des écrivains d'aujourd'hui, la plupart nés après les indépendances, est imprégné des réalités des sociétés postcoloniales bien plus que par l'expérience coloniale. La nouvelle génération est transnationale, caractérisée par les effets de la mondialisation tels que la migration et l'exil, les relations inter-ethniques et le développement des technologies de communication. La postcolonie est bien plus au fait de ce qui se passe dans le monde, et bénéficie de relations qui dépassent largement ses frontières, rendant la tâche plus ardue pour les dirigeants despotes qui ne peuvent plus maintenir leurs populations dans un état d'ignorance. Jouer la carte de l'anticolonialisme pour détourner le regard du peuple et le rallier à leur cause ne fonctionne plus. Les peuples sont devenus plus conscients de leur condition et plus préoccupés par leur réalité quotidienne, mettant en évidence l'immense fossé entre leur condition et celle des élites qui les gouvernent.

[6] Cfr. Paul Bandia, *op. cit.*, 2008.

Cette prise de conscience a donné lieu à un discours de résistance visant les élites plutôt que les anciennes puissances coloniales. C'est un discours populaire, pluraliste, hétérogène, issu de la migration et de l'exode vers les centres urbains dans l'espace postcolonial. De la même manière, les sujets postcoloniaux ont aussi migré vers les métropoles des anciens colonisateurs, un phénomène que j'ai appelé « translocation », des mouvements qui entraînent des changements majeurs aux niveaux psychologique et social. En ce qui concerne l'expression artistique, ces changements se manifestent dans des actes de « transcréation », comme dans le fait de créer un discours hétérogène et plurilingue, issu du mélange de plusieurs langues et cultures sur fond d'une hiérarchie sociale conditionnée par le degré d'alphabétisation et de statut socioéconomique. En effet, la nouvelle génération d'écrivains postcoloniaux nés après les indépendances a su capter cette hétérogénéité ou le caractère polyphonique du contexte postcolonial dans son écriture. En général, ces écrivains disent représenter l'expérience de la « post-négritude », plus nuancée et influencée par la réalité transnationale de la migration, l'hétérogénéité linguistique, l'hybridité culturelle et la mixité sociale. Bien qu'ils ne fassent pas tous partie de la génération post-indépendances, de nombreux auteurs[7] ont publié ces dernières années des romans basés presqu'entièrement sur la réalité postcoloniale actuelle et représentent donc ce courant littéraire contemporain. La représentation de cette réalité postcoloniale plurielle, fragmentée et hétérogène a mené à l'émergence d'une pratique d'écriture hétérogénéisante, semblable à une forme de traduction, qui remet en question les concepts et les pratiques normatives de la traduction.

Toutefois, la pratique de l'hétérogénéisation dans la littérature postcoloniale africaine va bien au-delà de la création de langues de contact telles que les pidgins ou les créoles, nées de l'urgence de communiquer et grandement influencées par les besoins qu'avaient les autorités coloniales de communiquer avec les populations locales. Aujourd'hui, les formations hétérogènes hybrides pourraient inclure un mélange de langues autochtones, de langues coloniales et de langues hybrides plus anciennes telles que les pidgins et les créoles, mais leur but n'est plus nécessairement de communiquer avec les métropoles coloniales. Elles reflètent une rencontre entre des langues multiples, autochtones ou étrangères, se côtoyant toutes dans l'espace postcolonial dans une relation où la hiérarchie linguistique est quasiment sans importance. Ce qui semble important est de minimiser la dominance de la langue coloniale, la langue des élites, laissant ainsi la place à la plurivocalité ou à la polyphonie qui caractérise la société postcoloniale. Par conséquent, l'hétérogénéisation devient ainsi l'emblème de l'autonomie linguistique, une manière de marquer la rupture avec la langue de la colonisation préférée par les élites locales. Nous sommes loin de la pratique postcoloniale classique qui

[7] Parmi ceux-ci on peut compter Ahmadou Kourouma et son roman *Allah n'est pas obligé*, ou Mongo Beti et son dernier roman *Trop de soleil tue l'amour*.

consistait à introduire dans les textes quelques mots ou expressions des langues locales, en faisant appel à des stratégies telles que le mélange ou l'alternance des codes (*code-switching /code-mixing*) dans un contexte dominé par les langues coloniales[8].

DES RELATIONS EN TRANSITION

Jusqu'à récemment, la traduction postcoloniale s'est concentrée sur l'étude des pratiques interventionnistes telles que l'appropriation et la décentralisation des langues dominantes, sans tout à fait donner lieu à une confrontation entre les langues dites minoritaires et les langues dominantes. Malgré la tendance à l'affirmation identitaire chez les sujets postcoloniaux, l'autorité suprême de la langue métropolitaine continue de s'imposer, même si le « restant » (« the remainder »)[9] des langues minoritaires tente de se frayer une place dans le vaste territoire de la langue dominante. Les théoriciens postcoloniaux se penchent sur la déterritorialisation de la langue coloniale comme une manifestation de rupture et de renouveau, alors que l'alternance ou le mélange de codes étaient perçus comme des stratégies plus conventionnelles ayant eu peu ou pas d'impact sur les langues dominantes. En d'autres termes, même si la déterritorialisation ou l'hybridité linguistique transforment la langue dominante de l'intérieur, la juxtaposition de codes est considérée comme un processus normatif qui consolide les frontières et, inévitablement, la hiérarchie entre les langues [10]. L'hétérogénéisation n'a pas pour objectif d'intégrer les langues officielles, mais constitue une stratégie pour représenter la langue des masses plutôt que celle des élites. Cette représentation tente d'affirmer la notion sous-jacente d'égalité linguistique dans un contexte où les langues coexistent naturellement.

Les romans présentant des récits d'enfants soldats constituent un genre littéraire qui a attiré l'attention ces dernières années. Quelques exemples de multilinguisme et d'hétéroglossie littéraire se retrouvent dans le discours de l'enfant soldat narrateur du roman d'Ahmadou Kourouma *Allah n'est pas obligé* et dans l'anglais non-standard (rotten English) du jeune soldat dans *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa. Dans ces expressions d'hétérolinguisme littéraire, le mélange des langues et l'hybridité apparaissent sans aucun égard pour une certaine hiérarchie linguistique, dans un contexte où les langues coexistent dans un réseau de relations rhizomatiques. Le sens se dégage à partir d'un processus de lecture comme traduction (*reading-as-translation*) où les lecteurs eux-mêmes sont plurilingues et pour lesquels la lecture elle-même est un acte de traduction.

[8] Cfr. Paul Bandia, 2008.

[9] Cfr. Jean-Jacques Lecercle, 1990.

[10] Cfr. Samia Mehrez 1992; Lawrence Venuti 1998; Moradewun Adejunmobi 1998.

L'HOMOGÉNÉISATION DE LA TRADUCTION MISE À L'ÉPREUVE PAR L'HÉTÉROGÉNÉISATION

Par définition, l'objectif premier de la traduction est l'effacement des différences, une homogénéisation linguistique. Cependant, en pratique, l'acte de traduire résulte souvent simultanément en un maintien et en une résolution de ces différences. En transformant une langue en une autre la traduction permet aux lecteurs monolingues de comprendre le texte dans leur propre langue tout en demeurant résolument monolingues. En d'autres mots, comme processus de médiation, la traduction ne résout pas la différence mais la maintient, justifiant ainsi sa propre existence et sa nécessité. Dans une perspective homogénéisante, le traducteur est bilingue ou trilingue et le lecteur est monolingue. Le point de vue traditionnel de la traduction est qu'il s'agit d'une transformation simple et directe d'un message d'une langue source en un message de la langue cible, un acte qui se justifie par et qui dépend du « monolinguisme de l'autre »[11]. Ce point de vue est remis en cause par l'écriture multilingue et l'hétéroglossie littéraire postcoloniales. Comme le discute Derrida, l'idée d'un texte monolingue ou d'une langue homogène est une fiction en soi. En d'autres mots, la langue est toujours déjà contaminée par d'autres langues, d'où le paradoxe Derridien «1. On ne parle jamais qu'une seule langue. 2 On ne parle jamais une seule langue »[12].

Un apport majeur de la pensée postcoloniale au domaine de la traductologie est la notion de relations de forces entre les langues. En effet, la traduction permet la communication entre différents groupes linguistiques, mais peut aussi exacerber les conflits justement à cause de cette inégalité inhérente et de la relation presque coercitive entre celui qui traduit et celui qui est traduit. La traduction peut donc jouer deux rôles opposés : de médiation, d'une part, et de séparation, de l'autre. C'est ce paradoxe que Venuti a nommé « le scandale de la traduction » à cause de ce double rôle : (1) permettre à deux entités monolingues de communiquer, et (2) restreindre la communication en permettant aux deux parties de maintenir leur monolinguisme. Venuti en est venu à critiquer l'approche monolingue à la traduction qu'il voit comme l'outil parfait pour faciliter l'expansion de la culture anglo-américaine mondialisée par l'entremise de l'accessibilité de livres traduits de l'anglais et par le contrôle des médias dans le monde occidental par des groupes transnationaux. Selon Venuti, l'objectif d'une traduction culturelle démocratique est de « rendre minoritaire », ou de contrer l'hégémonie linguistique de l'anglais américain en permettant la prolifération de variables en anglais et en faisant valoir

[11] Cfr. Jacques Derrida, *Monolingualism of the Other; or, The Prosthesis of Origin*, Trans. Patrick Mensah. Stanford, Stanford University Press, 1998, (*Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Éditions Galilée, Paris, France, 1996).

[12] *Ibid.*, 1998, p. 8.

cette « multiplicité et cette polychronie »[13]. Cela va de même pour la langue française dans ses multiples variantes à travers la francophonie. Selon Venuti, une traduction éthique (ou scandaleuse) doit soumettre l'anglais mondialisé à la différentiation locale en l'assimilant à l'hétérogénéité d'une position mineure[14]. La traduction peut donc exacerber les tensions du discours colonial, entre les langues coloniales et les langues locales, ou mener à l'aplanissement ou au nivellement de leurs spécificités. Ceci peut mener « à une reconfiguration des hiérarchies politiques et sociales, bouleversant le processus de formation identitaire, ou à l'imitation des valeurs hégémoniques sur lesquelles repose la colonisation »[15].

On fait donc appel à l'hétérogénéisation pour son potentiel à contrer l'hégémonie des langues impériales et à déconstruire le penchant pour le monolinguisme dans la traduction normative. Alors que la traduction monolingue conçoit la traduction comme la transposition d'un texte d'une langue hégémonique à une autre, la traduction hétérogénéisante considère le plurilinguisme du texte de départ comme étant déjà une forme de « traduction », le fossé que la traduction doit permettre d'enjamber. La traduction est présente dans le texte de départ en vertu du fait que la lecture d'un texte hétérogène est un acte de traduction. La lecture ou la traduction d'un texte hétérogène peut être centrifuge dans son effort de représentation fidèle ou dans son refus de réduire le texte pour pouvoir l'exprimer dans une langue homogénéisante. Elle peut aussi être centripète quand elle tente de récupérer ou synthétiser l'identité hétérogène ou hybride qui s'exprime dans la rupture linguistique présente dans le texte source. On peut dire, toutefois, que le texte hétérogène est en quelque sorte intraduisible parce qu'il s'agit au départ d'un texte traduisant mettant en vedette plusieurs langues ou variétés de langue, où le lecteur est perçu lui-même comme traducteur, apte à naviguer entre ces variétés. Tel que mentionné plus haut, la traduction normative monolingue et homogénéisante est faite par un traducteur bilingue ou multilingue. La traduction est ainsi un acte plurilingue ou hétérogénéisant. Cette ambivalence ou contradiction a mené Venuti à observer que la théorie de Schleiermacher sur l'étrangeté («*foreignization*») a permis aux Prussiens de poursuivre leurs visées nationalistes et impérialistes tout en encourageant une éthique de la traduction qui était anti-impérialiste et non-ethnocentrique[16].

L'hétérogénéisation linguistique et culturelle soulève certaines questions pour la traduction. D'une part, comment traduit-on un texte hétérogène? Quelle langue cible ou variété de la langue cible doit-on choisir? Comment maintient-on l'équilibre du pouvoir entre ces langues ou variétés de langue? En d'autres termes, comment parvient-

[13] Lawrence Venuti, *op. cit.*, 1998, p. 11.
[14] *Ibid.*, p. 159.
[15] *Ibid.*, p. 171.
[16] Lawrence Venuti, *op. cit.*, 1995, p. 20.

on à minimiser ou à contrer la prédominance de la langue globale? Quels sont les traducteurs les plus aptes à accomplir cette tâche? Les traducteurs plurilingues, bien sûr, mais doivent-ils être plurilingues tant dans la culture source que dans la culture cible? En fait, comment les équivalents linguistiques du texte multilingue et hétérogène doivent-ils être transmis dans la culture cible? Comment doit-on adapter la langue traduisante pour travailler un texte hétérogène? Une telle langue doit-elle porter le même poids socioculturel et idéologique que la langue de base du texte de départ qui est lui-même hétérogène? Qui sont les lecteurs potentiels de ces textes hétérogènes? Évidemment, on exclut une approche normative ou traditionnelle plutôt monolingue et homogénéisante de la traduction. Cependant, il reste à mieux définir ce lectorat plurilingue. Certaines décisions éditoriales sont de mise : la lectrice ou le lecteur idéal de ces textes hétérogènes est celui ou celle qui peut comprendre les variétés de langue présentes dans le texte et le rapport qui existent entre elles. Comme de tels lecteurs peuvent être rares, devrait-on plutôt donner la priorité à la langue globale pour atteindre un lectorat plus grand? Dans le cas de textes hétérogènes produits dans le monde anglophone, devrait-on traduire des variétés telles que le pidgin, les créoles ou l'anglais dit « pourri » (*rotten English)*? Du côté francophone il y a de plus en plus de textes littéraires hétérogènes qui présentent un mélange de français métropolitain, français créolisant, français populaire, etc. Comment traduire une œuvre dont le fondement est son plurilinguisme et sa transculturalité? En somme, l'hétérogénéisation soulève la question de la traduisibilité de l'expérience sociologique ou linguistique hétérogène et de la commensurabilité des cultures hybrides et hétérogènes. Afin d'assurer l'efficacité de la communication, il faut établir un parallèle entre l'auteur, le traducteur et le lecteur qui sont liés par l'hétérogénéité de leur expérience linguistique et culturelle.

Traduire l'hétérogénéité

Tel que mentionné plus haut, l'un des genres littéraires où l'on retrouve ce type d'hétéroglossie est le roman qui met en scène des enfants-soldats, un thème dont la gravité ne fait aucun doute étant donné le nombre d'œuvres qui s'y sont consacrées ces dernières années. Le phénomène des enfants-soldats est considéré comme un fléau en Afrique, un reflet des conditions de vie difficiles dans certaines parties de l'espace postcolonial. Dans son roman *Allah n'est pas obligé*, Ahmadou Kourouma explore ce sujet en donnant la parole à son protagoniste, un enfant-soldat, en lui faisant parler une langue agrammaticale et chaotique, la langue d'un jeune décrocheur endurci par cette dure réalité, représentant ainsi l'expérience cruelle de la guerre. Le roman de Kourouma a été applaudi pour le portrait incisif

mais teinté d'humour de la vie d'un enfant-soldat et de l'absurdité de la guerre. Ce roman est un parfait exemple du type d'hétérogénéisation littéraire qui caractérise maintenant les romans issus de l'espace postcolonial. L'extrait suivant illustre bien ce type d'expérimentation, d'innovation linguistique et d'écriture polylinguistique et hétérogène.

Je décide le titre définitif et complet de mon blablabla est *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*. Voilà. Je commence à conter mes salades.

> Et d'abord… et un… M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que je suis black et gosse. Non! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand-même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça.
>
> … Et deux… Mon école n'est pas arrivée très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. (C'est comme ça on dit en nègre noir africain indigène quand une chose ne vaut rien. On dit que ça vaut pas le pet d'une vieille grand-mère parce que le pet de la grand-mère foutue et malingre ne fait pas de bruit et ne sent pas très, très mauvais.) L'école ne vaut pas le pet de la grand-mère parce que, même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. (République bananière signifie apparemment démocratique, en fait régie par des intérêts privés, la corruption.) Mais fréquenter jusqu'à cours élémentaire deux n'est pas forcément autonome et mirifique. On connait un peu, mais pas assez; on ressemble à ce que les nègres noirs africains indigènes appellent une galette aux deux faces braisées. On n'est plus villageois, sauvages comme les autres noirs nègres africains indigènes: on entend et comprend les noirs civilisés et les toubabs sauf les Anglais comme les Américains noirs du Liberia. Mais on ignore géographie, grammaire, conjugaisons, divisions et rédaction; on n'est pas fichu de gagner l'argent facilement comme agent de l'État dans une république foutue et corrompue comme en Guinée, en Côte-d'Ivoire, etc., etc.[17]

Dans son roman, Kourouma a su rendre le parler d'un enfant-soldat d'une dizaine d'années, racontant son périple pour retrouver sa tante, le menant de sa Côte-d'Ivoire natale jusqu'au Libéria, pays déchiré par la guerre. En route, l'enfant est capturé par des rebelles et enrôlé de force dans l'armée, où on le nourrit, on l'arme avec un Kalachnikov et on le drogue. L'enfant, endurci par les horreurs de la guerre, développe un langage cru et grossier. Bien que le garçon décrive lui-même son parler comme « petit-nègre », un terme dérogatoire utilisé par les colons pour décrire le français parlé par les locaux, la langue que Kourouma met dans la bouche de son protagoniste est bien plus complexe, un mélange polylingue de « petit-nègre », de Malinké, de pidgin et de français populaire de l'Afrique de l'Ouest. Kourouma est bien conscient du rôle que joue la langue dans la lutte contre les institutions et fait appel à la satire, à l'humour

[17] Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, p. 9-13.

caustique et à l'apport de la tradition orale dans l'esthétique littéraire. Les contractions telles que « p'tit » ou « C'é » utilisées pour imiter le parler « petit-nègre », le langage populaire (« je suis black »), la répétition, les expressions redondantes ou le non-respect du niveau de langue abondent dans le roman.

Quand Birahima, le protagoniste, dit « Mon école n'est pas arrivée loin », le narrateur informe ainsi le lecteur dans son français approximatif qu'il a abandonné l'école, et qu'à 10 ans, il est occupé à se battre dans une guerre civile sanglante et absurde. Il a besoin d'un dictionnaire pour se faire comprendre. Le penchant de son protagoniste pour les dictionnaires est le biais par lequel Kourouma traduit ou clarifie certains termes, expressions, proverbes ou autres notions spécifiques à la culture qui n'auraient pas autrement été comprises par des lecteurs non-locuteurs de malinké. Il peut ainsi aussi justifier la présence de grands mots ou concepts chez son enfant soldat qui, par ailleurs, est pratiquement illettré dans la langue et la culture coloniales. C'est donc un exemple, chez Kourouma, d'une forme de traduction intra-textuelle (« intext translation »)[18] permettant de clarifier une langue qui resterait autrement opaque pour la plupart des lecteurs, et un prétexte pour utiliser une langue crue et vulgaire à des fins humoristiques.

La juxtaposition d'adjectifs dans les descriptions suivantes vise à refléter la naïveté du jeune combattant dans sa vision des principales parties dans le conflit : « nègres noirs africains indigènes », « nègres noirs indigènes bien cravatés » (donc plus civilisé), « Américains noirs du Libéria » (descendants des esclaves) et « toubabs » (Européens blancs).

L'appel à la tradition orale est devenu une caractéristique marquante de la littérature postcoloniale contemporaine. La simple traduction des expressions, proverbes ou dictons, du folklore ou des croyances qui caractérisent cette tradition orale influence la poésie et la prose écrites dans les langues littéraires mondiales. Dans la bouche d'un enfant soldat de 10 ans que la guerre a fait vieillir prématurément, cette tradition et cette sagesse ancestrales se transforment et deviennent une source d'humour. Une expression comme « l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère » joue sur l'effet satirique de l'image de l'enfant soldat devenu adulte prématurément, car ce sont les aînés qui normalement illustrent leurs propos à l'aide de proverbes et de dictons. Ce même enfant tente de se donner une allure de dur à cuire en utilisant des expressions vulgaires, contribuant elles aussi à la satire politique sous-entendue. Il dit, par exemple, « des républiques bananières corrompues et foutues » et « la grand-mère foutue et malingre ». Plusieurs mots et expressions de la langue vernaculaire sont aussi utilisés, peut-être par manque d'équivalents en français, mais contribuent eux aussi à donner une

[18] Cfr. Paul Bandia, *op. cit.*, 2008.

couleur locale et à mettre toutes les langues sur un pied d'égalité dans un contexte d'hybridité linguistique où les langues coexistent sans égard pour une quelconque hiérarchie. Les traductions intra-textuelles fournies par Kourouma sont destinées à augmenter l'effet satirique et humoristique.

Bref, l'écriture romanesque postcoloniale réussit à transmettre une langue autrefois confinée au domaine de l'oralité et marginalisée par une élite néocoloniale. Cela permet de traiter des questions de pouvoir, de classe et de langue omniprésentes dans ces sociétés. En fondant le discours de l'oralité dans l'expression littéraire, les auteurs font de l'expérimentation linguistique et développent une vaste gamme de techniques qui donnent lieu à des œuvres puissantes et originales. Il est intéressant de souligner la contribution de la traduction dans ce processus, tant comme une technique d'écriture que comme un moyen permettant à différentes cultures de se comprendre.

CONCLUSION

La traduction de tels textes hybrides et mixtes se doit d'être hétéroglossique et doit porter une attention particulière aux variétés de langue et aux inégalités de pouvoir ou de classe qu'elles représentent afin de bien véhiculer la manière dont elles sont utilisées pour déconstruire le pouvoir des régimes néocoloniaux. Dans ce contexte le traducteur doit non seulement composer avec divers registres, mais aussi représenter ce qui, en fait, sont des langues différentes parlées par des groupes ayant des traditions et habitudes distinctes. L'emploi de jeux de mots, de néologismes, de l'oralité et des codes linguistiques à des fins artistiques représente, en fait, une appropriation de la langue et une résistance à la domination culturelle. C'est à travers de telles innovations et interventions linguistiques que les auteurs assurent la survie et traduisent l'histoire des cultures subalternes dans l'espace postcolonial. Il ne s'agit pas d'adopter une langue cible existante mettant en relief l'hétérogénéité, mais plutôt d'avoir recours à la création littéraire, en tenant compte des aspects esthétiques et éthiques qui entrent en jeu dans la représentation d'une langue et culture en marge du pouvoir dans le contexte de la mondialisation.

PAUL F. BANDIA
(Université Concordia, Montréal - Canada)

ŒUVRES CITÉES

ADEJUNMOBI Moradewun, «Translation and Postcolonial Identity: African Writing and European Languages», *Translation and Minority. The Translator*, 1998, p. 163-81.

BANDIA Paul F., *Translation as Reparation : Writing and Translation in Postcolonial Africa*, Manchester/Kinderhook, St. Jerome Publishing, 2008.

BHABHA Homi, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 2004.

DERRIDA Jacques, *Monolingualism of the Other; or, The Prosthesis of Origin*, Trans. Patrick Mensah. Stanford, Stanford University Press, 1998, (*Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Éditions Galilée, Paris, France, 1996)

FANON Franz, *Black Skin, White Masks*, Trans. Charles Lam Markmann, New York, Grove Press, 1967. (*Peau noire, masques blancs*, Éditions du Seuil, Paris, France, 1952)

—. *The Wretched of the Earth*. Trans. Constance Farrington. New York: Grove Press, 1963. (*Les damnées de la terre*, Éditions Maspéro, Paris, France, 1961).

KOUROUMA Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

LECERCLE Jean-Jacques, *The Violence of Language*, Londres et New York, Routledge, 1990.

MBEMBE Achille, *On the Postcolony*, Berkeley, University of California Press, 2001.

MEHREZ Samia, «Translation and the Postcolonial Experience: The Francophone North African Text», dans Lawrence Venuti (éd.), *Rethinking Translation*, Londres, Routledge, 1992, p. 120-38.

VENUTI Lawrence, *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, Londres et New York, Routledge, 1998.

—, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Londres et New York, Routledge, 1995.